Document generated on 07/18/2025 4:34 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Haywire
Soderbergh Express
Piégée — États-Unis / Irlande 2011, 92 minutes

André Caron

Number 277, March–April 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66318ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Caron, A. (2012). Review of [Haywire : soderbergh Express / *Piégée* — États-Unis / Irlande 2011, 92 minutes]. *Séquences*, (277), 40–41.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Haywire
Soderbergh Express

*À mi-chemin entre **Bourne Ultimatum** et **Three Days of the Condor**, le travailleur infatigable qu'est Steven Soderbergh fonce tête baissée et caméra en main dans ce thriller d'espionnage mené tambour battant, mettant en vedette la nouvelle venue Gina Carano, une lutteuse professionnelle tout aussi increvable que lui.*

André Caron

Pour son cinquantième anniversaire de naissance en 2013, le cinéaste américain Steven Soderbergh a décidé de s'offrir une retraite aussi anticipée que précoce. Difficile de croire que cet artiste complet et accompli, qui cumule souvent plusieurs postes sur ses films (réalisateur bien sûr, mais aussi directeur de la photographie, monteur, scénariste et producteur), pourra interrompre sa boulimie de projets et jeûner pour le reste de ses jours. Parlons donc plutôt de quelques années sabbatiques bien méritées, surtout qu'il ne semble pas en voie de s'arrêter, ayant déjà un long métrage annoncé pour 2012 (***Magic Mike***) et deux en préparation pour 2013. Au cours des dernières années, Soderbergh a souvent sorti deux films par an et 2011 n'a pas fait exception avec trois œuvres très différentes —de la comédie (avec ***The Last Time I Saw Michael*** Greg, encore inédit au Québec), en passant par la science-fiction (***Contagion***) et, pour clore l'année, l'espionnage (***Haywire***) —, butinant ainsi d'un genre à l'autre avec l'aisance d'un papillon en métamorphose.

La versatilité prolifique du surdoué Soderbergh rappelle la trajectoire d'un autre Steven de génie : Spielberg. Les deux hommes partagent cette passion pour les multiples tournages annuels et la diversité de leur approche, à l'image de deux trains express qui ne sauraient s'arrêter même si les rails les entraînent sur des voies inconnues. Mais Soderbergh est plus affamé que Spielberg. Le premier a réalisé 27 films depuis 1989, alors que Spielberg n'en a fait que 18 dans la même période (31 longs métrages en carrière depuis 1971, l'année de ***Duel***). Il faut cependant souligner que Spielberg a pris congé pendant trois longues années après le doublé ***Jurassic Park*** et ***Schindler's List*** en 1993, une avenue que va peut-être emprunter Soderbergh en 2013. En attendant, il nous offre avec ***Haywire*** l'un de ses films les plus jouissifs, les plus dynamiques et les plus exaltants, une œuvre qui s'apparente dangereusement au style et au rythme du ***Catch Me If You Can*** de Spielberg. Même ce titre est approprié à l'intrigue cosmopolite du film de Soderbergh.

Ce qui frappe de prime abord dans ***Haywire***, c'est la soudaineté de l'irruption de la violence et l'éclatement temporel du récit. Ainsi, le film s'ouvre sur un casse-croûte routier très anodin. Une jolie femme entre et s'installe à une table au fond, près du mur. Une voiture arrive, un homme en sort, entre à son tour et vient s'installer en face d'elle. Une conversation cryptique est à peine entamée entre les deux que la femme assène une série de coups vicieux au mâle qui s'effondre devant les autres clients. Elle prend la fuite dans la voiture de l'un d'eux qu'elle entraîne avec elle. Elle lui explique alors ce qui se passe et nous découvrons en *flashbacks* qu'elle est l'agent secret Mallory Kane. Elle a piloté deux missions qui ont mal tourné, l'une en Espagne et l'autre en Irlande, dans lesquelles la jeune femme a été piégée et devait même être éliminée. Son instinct et son expérience lui permettent d'échapper de justesse au complot et elle revient aux États-Unis pour retrouver les responsables. Après une escapade en forêt avec le client du restaurant, elle parvient encore à fuir et à se rendre chez son père pour à son tour piéger les agents à ses trousses. Tout cela nous est raconté dans le désordre. Même les *flashbacks* ne suivent pas une ligne temporelle précise et ils sont interrompus par des épisodes parallèles qui déroutent le spectateur, forçant ce dernier à constamment reconstruire le casse-tête qui prend forme sous ses yeux. Il s'agit là d'un procédé narratif très audacieux, mené de mains de maître par Soderbergh et son scénariste Lem Dobbs, qui avait aussi écrit ***The Limey***, un autre film de Soderbergh à la structure éclatée.

Une énergie peu commune

Les scènes de bagarres et d'affrontements qui vont suivre épousent la dynamique de la première : chaque fois, elles nous désarçonnent par leur aspect imprévisible et par leur férocité, car on ne peut s'attendre qu'une pugiliste, aussi en forme (et plantureuse) soit-elle, puisse anéantir avec un tel aplomb les montagnes de testostérone qu'elle doit éliminer (Michael Fassbinder, Ewan McGregor et Antonio Banderas en tête, en plus de tous les policiers qui la traquent). Avec ce film, Soderbergh poursuit avec l'athlète Gina Carano ce qu'il avait entrepris avec la star du porno Sasha Grey dans ***The Girlfriend Experience*** en 2009 : placer une inconnue qui excelle dans son domaine à la tête d'un film qui exploite ses talents de la façon la plus inattendue. Carano a fait ses débuts en 2006 dans une téléréalité, ***Fight Girls***, qui l'opposait à sept expertes en arts martiaux. La gagnante affrontait un grand maître en Thaïlande. Ses exploits lui ont fait décrocher un petit rôle dans le belliqueux ***Blood***

and Bone avant que Soderbergh ne la choisisse comme vedette principale de ***Haywire***. Cette décision hors-norme permet au cinéaste de filmer en longs plans les scènes de combat avec une authenticité et une précision que même la série des ***Bourne*** avec Matt Damon n'est pas parvenue à atteindre. Il se dégage de ces scènes une énergie peu commune, moins fantaisiste que dans ***Kill Bill*** avec Uma Thurman et moins artificielle que dans ***Salt*** avec Angelina Jolie.

> ***Haywire*** ne pêche pas par originalité et doit se prendre avec un grain de sel, bien qu'il fasse le procès de la sous-traitance dans la CIA.

Gina Carano possède d'autres qualités qui lui permettent de porter le film sur ses épaules. En plus d'être très photogénique, elle affiche une assurance et une détermination qui la propulsent à la rencontre de la caméra fluide et constamment en mouvement de Soderbergh (qu'il manipule d'ailleurs lui-même). Carano exulte un désir de vivre et d'exister sur l'écran qui n'a d'égal que le plaisir évident que ressent Soderbergh à la filmer. Cette pulsion influe sur le rythme du film, en particulier dans les séquences de poursuite en Espagne et en Irlande, qui se transforment en jeu de cache-cache très sophistiqué entre l'héroïne et les forces de l'ordre qui l'encerclent sans pouvoir la saisir. Le montage trépidant emploie à merveille la subjectivité de la jeune femme pour construire l'espace urbain qu'elle doit franchir pour s'évader. Les percussions endiablées de la musique jazzée de David Holmes ajoutent à la tension, tout en prêtant une désinvolture à l'ensemble qui amplifie le plaisir ludique du cinéphile captivé par tant de brio.

Un peu à l'instar des trois ***Ocean's*** (***Eleven***, ***Twelve*** et ***Thirteen***), le propos de ***Haywire*** ne pêche pas par originalité et doit se prendre avec un grain de sel, bien qu'il fasse le procès de la sous-traitance dans la CIA où le partenariat public-privé ne semble pas une bonne idée et où les dérapages idéologiques et moraux paraissent inévitables. Si son film précédent, ***Contagion***, s'employait à démontrer la propagation inéluctable d'un virus meurtrier à travers le monde, celui-ci décrit avec vigueur comment la violence elle-même peut devenir contagieuse et se répandre à la vitesse grand V du Soderbergh Express.

■ **PIÉGÉE** | États-Unis / Irlande 2011 — **Durée :** 92 minutes — **Réal. :** Steven Soderbergh — **Scén. :** Lem Dobbs — **Images :** Peter Andrews (Soderbergh) — **Mont. :** Mary Ann Bernard (Soderbergh) — **Mus. :** David Holmes — **Son :** Dennis Towns, Larry Blake — **Dir. art. :** James F. Oberlander — **Cost. :** Shoshana Rubin — **Int. :** Gina Carano (Mallory Kane), Channing Tatum (Aaron), Ewan McGregor (Kenneth), Michael Fassbender (Paul), Michael Douglas (Coblenz), Antonio Banderas (Rodrigo), Mathieu Kassovitz (Studer), Michael Angarano (Scott, le client) — **Prod. :** Gregory Jacobs — **Dist. :** Alliance.

L'éclatement temporel du récit